

gile, n'avait mérité le nom de poète. Non-seulement les versificateurs, mais même les artistes avaient cessé d'être poètes. Ils faisaient l'apothéose des Nerva, des Trajan, des Marciana, des Plotine; ils représentaient nus comme des Apollons ces vieux Césars ou ces vieux sénateurs; ils mettaient des couronnes radiées sur ces faces nobles et dignes pour le sénat, bourgeoises pour l'Olympe; ils transformaient en Cérès ces Romaines, quelquefois belles, mais d'une beauté toute romaine et toute historique. Ils avaient beau faire; les dieux s'en étaient allés; il ne restait plus que des hommes; et, les dieux manquant, les poètes manquent. Dans l'art comme dans la politique, l'époque de Trajan fut celle de la vérité, non de l'idéal, du bon sens, non du génie.

Le sentiment de l'idéal était pourtant quelque part. Mais il était caché, et caché là où l'on ne s'avisait guère de le chercher: dans ces catacombes et ces humbles ateliers où pouvaient s'ébaucher alors les premiers linéaments d'un art chrétien. Là, sous un pinceau souvent inhabile, une certaine poésie intérieure, un certain sentiment surhumain pouvait commencer à apparaître. Là, un pauvre artisan, caché et proscrit, travaillant à demi-jour sur une maçonnerie grossière ou sur un tuf mal aplani, donnait à son Bon Pasteur, à ses saints, à ses *orantes*, un caractère idéal qui rappelle avec une élévation plus grande l'idéal hellénique, et dont on ne retrouverait pas l'équivalent dans les œuvres contemporaines du paganisme. C'est de là que la rénovation de l'art devait sortir, le jour où, après des siècles de déclin et d'abaissement, une autre poésie que celle de l'antiquité, un autre idéal, une autre foi, un autre Dieu devait donner aux œuvres du ciseau et du pinceau une toute autre vie.

CHAPITRE VII

PERSÉCUTION DES CHRÉTIENS — SAINT IGNACE

— 107 —

Rome et Trajan pouvaient donc triompher. A Rome étaient données la sécurité et la mesure de liberté qu'elle pouvait attendre; à l'Italie l'espoir de voir ses plaies se fermer; aux provinces la confirmation de leurs franchises; à l'empire une vaste et glorieuse conquête; aux drapeaux romains une satisfaction pour leur injure; à l'armée un nouvel apprentissage de la victoire; au prince une gloire pacifique que nulle n'avait égalée depuis Auguste, une gloire militaire que nulle n'avait égalée depuis César.

Cependant il y avait un coin des affaires de l'empire, une question inaperçue peut-être, mais, si on y regardait, pleine de difficultés; une classe d'hommes, obscure et facilement oubliée, mais faite pour donner quelque embarras aux grands génies politiques qui gouvernaient l'empire romain. En un mot, il y avait des chrétiens.

Qu'était alors l'Église chrétienne et qu'était le pouvoir romain en face d'elle? Cela peut se dire en quelques mots.

Nerva, avec plus ou moins de conscience de ce qu'il faisait, avait fait cesser la persécution. Il avait ouvert les prisons, sans bien savoir peut-être si c'étaient des chrétiens ou des juifs qui allaient en sortir; il avait ramené les exilés, probablement sans savoir qu'un de ces exilés était le Voyant de Pathmos, celui qui annonçait à Rome son châtement futur. Au moins un moment l'Église chrétienne avait été libre.

Cette liberté était un triomphe. Qu'on se figure l'exilé de Pathmos rentrant à Éphèse et rapportant de son exil le livre des Révélations divines, ce livre où était chantée la gloire des martyrs, où était prédit le châtement des persécuteurs, où était peinte la Jérusalem nouvelle avec ses portes d'améthyste et de topaze, ses millions de citoyens et son soleil éternel! Jean, le disciple bien-aimé, l'hôte de la Vierge mère! Jean confesseur, martyr, apôtre, évangéliste, prophète! Que de cœurs durent battre, que de pleurs durent couler, que de choses surnaturelles durent se passer dans bien des âmes, lorsque les fidèles d'Éphèse vinrent recevoir sur le rivage la pauvre barque qui leur rapportait leur père exilé!

L'apôtre cependant approchait de sa dernière heure. Il ne pouvait plus faire entendre de longs discours; mais il se faisait porter encore au milieu de l'assemblée. « Mes petits enfants, disait-il, aimez-vous les uns les autres. — Mais, père, n'as-tu aucun autre précepte à nous donner? — C'est le précepte du Seigneur, et, si vous l'accomplissez, cela suffit¹. »

¹ Hieron., in *Galat.*, VI.

Mais, lorsqu'il mourut (la seconde année peut-être du règne de Trajan), quel regard de consolation il dut jeter sur son Église! Soixante-dix ans ne s'étaient pas écoulés depuis la mort et la résurrection de son divin Maître; la troisième génération chrétienne naissait à peine, et le disciple qui s'était trouvé seul au pied de la croix du Calvaire comptait dans le sanctuaire d'Éphèse des milliers de fidèles, au loin des centaines d'églises. On venait lui dire que toutes les provinces de l'Asie Mineure, que la Grèce, la Syrie, l'Égypte avaient reçu le don de Dieu; que Pierre, le chef des apôtres, avait placé à Rome, centre de l'empire, le centre plus durable de la foi; que Paul l'avait portée à l'Espagne; que d'autres la portaient au delà de l'Euphrate, instruisaient l'Arménie, l'Éthiopie, la Perse, l'Inde, des contrées dont le nom même était inconnu. L'empire romain, qui s'appelait le monde, était déjà dépassé par l'empire chrétien. Malgré le petit nombre des documents qui nous restent, nous pouvons dénommer avec certitude au moins une centaine d'églises fondées avant la fin du premier siècle; à peu près le quart appartenant à cette Asie Mineure que Jean échauffait du rayon de sa charité. C'est là que déjà, selon le témoignage d'un païen¹, bien des temples d'idoles étaient déserts et ne voyaient plus célébrer de sacrifices. On ne vendait plus de bestiaux pour les immolations païennes. Non-seulement les villes, mais les campagnes, toujours plus tenaces dans les traditions antiques, les campagnes étaient envahies. Non-seulement les femmes, mais les hommes; non-seulement les enfants, mais les adultes; non-seulement les esclaves et les pau-

¹ Plin., *Ep.*, X, 97.

vres, mais les riches et les hommes libres, se laissaient gagner à l'espérance du royaume céleste où il n'y a ni pauvre ni riche, « ni libre, ni esclave, ni homme, ni femme, mais tous et le Christ en tous. » Encore un peu, et la Bithynie, et l'Asie, et le monde tout entier allait être chrétien.

Et, de plus, n'était-il pas à espérer que le fils adoptif de Nerva, l'ami des philosophes, le sage et le clément Trajan, facilement convaincu de l'innocence, sinon de la divinité de cette loi nouvelle, allait se montrer envers elle tolérant et juste? Que Domitien eût été persécuteur, cela allait bien à sa cruauté et à sa folie. Mais Domitien était tombé; la philosophie, qu'il avait envoyée en exil, était assise sur le char triomphal de Trajan; l'Église, compagne d'exil de la philosophie, n'aurait-elle pas au moins le droit de marcher comme une obscure affranchie derrière le char? Trajan et les philosophes ses conseillers avaient-ils donc une foi si profonde, un zèle si grand, une dévotion si ardente pour ces dieux de pierre et de bois dont la philosophie s'était moquée la première? Quand les proscriptions avaient cessé, quand les délateurs étaient réduits au silence et à la peur, quand le monde retrouvait la liberté de la vertu, quand (chose inouïe!) un prince idolâtre se faisait le protecteur des pauvres et le père des orphelins, ne semblait-il pas que le monde entrât déjà dans la vie chrétienne par cette porte de la charité que saint Jean avait tenue si grande ouverte? A cette main païenne, si miséricordieusement tendue à la pauvreté et à l'enfance, que manquait-il, sinon d'être sanctifiée par le baptême?

Cette espérance devait pourtant être trompée. Ici, pour la première fois, apparaît une situation qui se reproduira à plusieurs reprises, du christianisme, innocent, irrépro-

chable, et même reconnu pour tel, placé en face d'un pouvoir aussi honnête à peu près qu'un pouvoir païen pouvait l'être, et néanmoins persécuté. On a souvent posé ce problème. On l'a, je dirais volontiers, agité plutôt qu'expliqué! En remontant un peu plus haut, et en regardant d'un peu plus près, il eût paru, je crois, plus explicable.

Il faut dire d'abord que cette honnêteté païenne était sujette à bien des lacunes. Trajan était ivrogne; pardonnons-le-lui, puisqu'il s'arrangeait, selon Dion, pour que son ivresse ne nuisit jamais aux affaires de l'État. Il s'arrangeait aussi, selon le même Dion, pour que l'infamie de sa débauche ne pût nuire aux affaires publiques. Ceci, je ne le crois pas, et l'épouvantable borbier dans lequel vivait le mari de la vertueuse et inféconde Plotine ne put manquer de flétrir son intelligence et son âme. L'homme qui corrompt et classa officiellement parmi les débauchés de son palais son neveu, son pupille et son futur successeur¹; l'homme qui dans ses guerres d'Asie sacrifiait les intérêts de son armée et de son pays aux séductions de ses indignes amours; l'homme que l'empereur Julien représente, dans l'Olympe et au milieu des dieux, encore poursuivi par d'infâmes passions; cet homme-là, s'il put être un maître désirable pour une société, ne put l'être que pour une société tombée bien bas.

Au point de vue de l'humanité, si le siècle de Trajan doit passer pour miséricordieux, c'est surtout parce qu'il succède au siècle de Néron. La guerre s'y fait avec toute l'atrocité des temps antiques. Les têtes coupées et présen-

¹ Fuitque in amore Trajani (Hadrianus) neetamen ei per pedagogos puerorum, quos Trajanus impensius diligebat, Gallo favente, defuit. (Spartian., in *Hadrian.*)

tées à Trajan qui les paye, puis plantées sur des piques et arborées comme des trophées; les villes livrées aux flammes; les hommes passés au fil de l'épée, les femmes et les enfants conduits en esclavage, les émigrations forcées des laboureurs; les suicides désespérés des vaincus: voilà les sujets favoris des bas-reliefs de la colonne Trajane. La guerre sans doute ramène toujours plus ou moins de telles horreurs; mais que dirions-nous si on s'en faisait gloire, et si la colonne de la place Vendôme étalait de pareils trophées? Voilà pourtant ce que Rome et Trajan écrivaient sur le marbre, célébraient par cent vingt-trois jours de fête et par le sang de dix mille gladiateurs. Ne nous étonnons pas si le prince qui faisait ainsi trophée du sang des vaincus et du sang des gladiateurs n'a pas su marchander à son peuple fanatique le sang de quelques chrétiens.

Car il faut bien comprendre que le fanatisme populaire était le point de départ de toutes les persécutions. La première de toutes, celle du Calvaire, avait été le fruit d'une grande haine d'un côté, d'une grande faiblesse de l'autre. La haine avait été le fait du peuple juif; la faiblesse avait été le fait du romain Pilate. Pilate, lui, n'était ni pharisien, ni rabbin, ni juif; il n'avait pas de parti pris; il demandait: *Qu'est-ce que la vérité?* Il n'eût pas été persécuteur, comme Néron ou comme Domitien, par folie ou par haine. Aussi « ne trouvait-il en Jésus aucune cause » de condamnation et eût-il souhaité « qu'il n'y eût rien entre ce juste et lui. » Mais il s'entendait crier: « Prends-le et crucifie-le... si tu le renvoies, tu n'es pas ami de César. » On lui faisait peur du peuple et du prince. L'innocent racheté au prix d'une émeute et au risque

d'une disgrâce, lui paraissait racheté trop cher. Voilà pourquoi Pilate est embarrassé, perplexe, tourmenté. Tout ce qu'il ose faire, c'est d'atormoyer, de donner s'il le peut le change aux persécuteurs, de les contenter au meilleur marché possible, et, quand ils s'obstinent à vouloir du sang, de se laver les mains et de les satisfaire.

Or le pouvoir romain (j'entends à ses jours d'honnêteté) ne joua pas un autre rôle que celui de Pilate. Un homme sensé comme Trajan, qui avait lu les philosophes épicuriens et le traité *de Divinatione* de Cicéron, n'était pas fanatique des dieux de Rome; il pouvait avoir, comme chacun à cette époque, ses superstitions domestiques et personnelles; mais de là à être le dévot régulier, sincère, ardent d'une idolâtrie officielle, il y avait un abîme que les gens d'esprit ne franchissaient pas. Trajan ne demandait pas mieux, en thèse générale, que d'exiger fort peu de chose en fait de religion; et, tout en gardant les dieux du Capitole comme les dieux de sa vie publique, de laisser les gens libres d'adorer Astarté, Isis, Derceto, les Juifs mêmes d'adorer le vrai Dieu. Trajan, de plus, ne devait pas avoir de haine bien sérieuse contre les chrétiens; il était renseigné, nous le savons, sur les accusations de détail dont s'aggravait aux yeux du peuple l'accusation de christianisme; il était assuré que ces gens-là n'étaient ni incestueux, ni infanticides, ni révolutionnaires. Il leur eût remis son trésor à garder avec beaucoup plus de confiance qu'il ne l'eût placé sous la garde du temple d'Apollon; il les eût mis volontiers en sentinelle à la porte de sa chambre à coucher. Trajan n'ignorait pas non plus que ces gens-là étaient nombreux, que leur doctrine se propageait, que la guerre à leur faire était une guerre sérieuse